

**JULIEN SOREL OU L'IMPOSSIBLE MEDIATION ENTRE DEUX DESTINS DANS
LE ROUGE ET LE NOIR DE STENDHAL**

DR KOUASSI YAO RAPHAEL

UFR Lettres et Arts - Département de Lettres Modernes
Université Péléforo Gon Coulibaly de Korhogo - Côte d'Ivoire

INTRODUCTION

Réquisitoire contre la société française de l'époque stendhalienne, *Le Rouge et le Noir* est également assimilé à une condamnation absolue de cette société ostensiblement marquée par d'étanches cloisons liées à la naissance. La noble origine vous destine sans conteste au pinacle de la société – Norbert de la Molle ou le Marquis de Croisenois, tandis que les naissances obscures s'obstruent dans les fanges de la médiocrité et de l'absence de reconnaissance sociale (Tambeau ou Julien Sorel). Les ultras s'emploient à écraser et exploiter le peuple pour le maintien de leurs privilèges, lorsque les « libéraux » aspirent à une gloire frénétiquement associée à une volonté incompressible d'enrichissement – rien n'est plus sûr pour Paul Lidsky et Christine Klein Lataud¹, dans leurs analyses de ce premier trimestre du XIX^e siècle que campe le récit.

La lutte pour la réalisation ou le positionnement social s'apparente à la marche de Sisyphe qui se perd dans les méandres du non abouti. Aussi est-il pertinent de se poser la question de savoir la place accordée au peuple, ramené à l'aune de perspectives étriquées que symbolise l'aventure d'un jeune homme en quête de réalisation de soi.

Julien Sorel, rongé par les germes de l'ambition, dégage une énergie qui le positionne, dès l'entame de la trame, comme l'un des tout meilleurs candidats à la pénétration des codes hermétiques de cette société dix-neuviémiste aux contours avant-gardistes. Ce héros, généreux à souhait, espoir et prototypique par le topos romanesque du héros d'apprentissage², traverse, tel un météore, une existence truculente, pleine d'enseignements – que Michel Crouzet résume ainsi :

Féroce par générosité, hypocrite par sincérité, Julien mène contre l'Ordre, le combat de la pureté et de l'énergie. Sa noblesse, c'est son pouvoir de nier le social, et de mourir sauvé, intact, fidèle à son mépris. Il est le héros prométhéen de la Revanche ; en lui, du côté du non, se cristallisent les qualités humaines, la qualité humaine tout court.³

¹ Lidsky, P., Klein Lataud, C., *Le Rouge et le Noir, Profil d'une œuvre*, Paris, Hatier, 1992.

² Un type de roman qui dépeint l'épanouissement intérieur d'un personnage, de l'enfance à la maturité. Cet épanouissement adopte plusieurs formes, qui donnent lieu à autant de sous-genres : l'« Entwicklungsroman » – le développement d'un personnage –, l'« Erziehungsroman » – l'éducation ou apprentissage, le « Künstlerroman » – la formation artistique. Le « Bildungsroman » – la formation sociale – est le mode accompli du genre ; il souligne le poids du milieu : le contexte socio-culturel, la famille, les amis ou relations, le vécu sentimental ou autre », Hendrik Van Gorp, D. Delabastita et alii, *Dictionnaire des termes littéraires*, Paris, Honoré Champion, coll. « Champion Classique », 2005, p. 425.

³ Crouzet, M., *Introduction à Le Rouge et le Noir*, Paris, GF Flammarion, 1964.

Procès de la société romantique française (« chronique de 1830 », sous-titre de l'ouvrage), *Le Rouge et le Noir* est aussi l'apologie d'un destin exceptionnel : celui de Julien Sorel. Fils de charpentier, précepteur, pensionnaire de séminaire, secrétaire d'un pair de France, favoris de femmes de grande renommée, puis lieutenant de la Vernaye, Julien est l'illustration d'une ascension sociale qui. Malheureusement, le personnage est traversé par une foule de caractères et d'aspirations contradictoires – happé qu'il est par la condition romantique. Il y a chez lui, la coexistence d'un ardent désir de réussite individuelle mêlé d'un sens de justice sociale qu'il assimile à la liberté et à la prospérité de tous. A l'invitation de Valenod et de la communauté aristocratique et bourgeoise de Verrières, il ne peut s'empêcher d'être ému jusqu'aux larmes et à la commisération, lorsqu'il entend les plaintes et autres gémissements des pensionnaires de la prison.

Projeté par les rampes de cette énergie alimentée par un orgueil de classe singulier, habité par le souci de triompher de toutes formes d'adversité, surtout celles venant de classes dites supérieures, Julien porte en cela-même, les marques d'une dégénérescence programmée, de profondes limites qui grèvent lourdement sa personnalité et son action.

Notre étude a pour objectif de décrypter les voiles de la programmation d'un caractère tragique associé à l'ambivalence qui persécute la nature et les actions du héros. En effet, Julien échappe à son origine par la naissance et se dresse comme une personnalité quasi mythique. En outre, comment le prolongement de cet environnement de naissance se poursuit-t-il par le processus de socialisation de base que le héros suit ?

Sur les cendres fumantes des exploits napoléoniens – point de mire immaculé de Julien –, se dresse l'Ordre : exutoire possible d'une jeunesse à la croisée des chemins en ce début de XIX^e siècle. Stendhal mène à souhait, une existence où se coudoient d'illustres représentants de toutes ces catégories professionnelles dont l'Abbé Chelan, Frilair, etc., l'évêque d'Agde, mais aussi et surtout l'omniprésente image de Napoléon Bonaparte, créant ainsi la perspective d'une double séduction possible du jeune héros en devenir⁴. Comment Julien, pris au piège de cette oscillation entre deux carrières en présence, nobles de surcroît, s'émiette en s'égouttant et devient au final, le jouet des événements ? Arrive-t-il à opérer véritablement un choix raisonné ? Sinon quel pis-aller lui reste-t-il ? Quel ressort, mythologie romantique et vérité romanesque exhibent-elles par la médiation de la disparition du protagoniste ?

I - LES GERMES D'UNE DIFFERENCE DES L'ENFANCE

Les premières révélations qui mettent le protagoniste en contact avec le lecteur, commencent par une querelle familiale, profondément illustrative :

⁴. *Le Rouge et le Noir* est une allusion entre le prestige de la carrière militaire symbolisée par le rouge (sous l'Empire), et la carrière ecclésiastique (l'Ordre), sous la Restauration.

En approchant de son usine, le père Sorel appela Julien de sa voix de stentor ; personne ne répondit. Il ne vit que ses fils aînés, espèce de géants qui, armés de lourdes haches, équarrièrent les troncs de sapin, [...]. Celui-ci se dirigea vers le hangar ; en y entrant, il chercha vainement Julien à la place qu'il aurait dû occuper, à côté de la scie. [...]. Au lieu de surveiller attentivement l'action de tout le mécanisme, Julien lisait. Rien n'était plus antipathique au vieux Sorel ; il eût peut-être pardonné à Julien sa taille mince, peu propre aux travaux de force, et si différente de celles de ses aînés ;...⁵

Le contexte de naissance et d'évolution du protagoniste le destine à des activités manuelles dont un indice de la pénibilité est palpable dans ce passage. La forme du personnage – fort différente des autres frères –, cependant, l'éloigne par principe de ces travaux. C'est donc à raison que Stendhal le destine à la lecture : activité compensatrice, s'il en est, des travaux d'ébénisterie qui demandent des capacités physiques et des atouts que ne semble guère posséder Julien. La vision du père qui est celle de ses frères qui le haïent, par ailleurs – pour sa différence de nature : ils le battront un peu plus avant dans l'intrigue –, fait le procès de cette classe sociale de l'époque romantique, tant dans sa conception de la notion de fraternité que de la place qu'occupe la connaissance livresque, et par-delà, l'école, en ce dix-neuvième siècle. Julien, mal aimé, persécuté et rejeté du fait de sa faiblesse physique, son amour pour les livres est présenté comme prédestiné à une carrière qui s'arrache des entrailles de cette existence étriquée d'ébéniste – profession et attitudes ironisées à souhait par l'écrivain, gardien de l'art de façon primesautière. Le père Sorel agit contre le fils dans le but de le soustraire à une activité qu'il tue symboliquement dans l'esprit de ce dernier, par la brutalité physique – il le bat violemment – et la destruction du livre.⁶ Le refus du destin professionnel auquel le destine la famille expose ce dernier au rejet et à l'indifférence des siens, pis, à la méchanceté de tous : « objet des mépris de toute la maison, il haïssait ses frères et son père ; dans les jeux du dimanche, sur la place, il était toujours battu ».⁷

C'est ici que le roman accomplit la rédemption individuelle du héros en créant les conditions de son éclosion. En effet, Stendhal opère le choix esthétique d'une réhabilitation des métiers de l'esprit, tout en excluant les liens ankylosants et non opératoires de professions socialement avilissantes. Il ramène au goût du jour le conflit entre l'idéal et le réel comme fondement de l'espace stratégique de la formation dont Don Quichotte d'abord, Goethe ensuite, puis Novalis et bien d'autres ont fait la pierre angulaire du roman romantique.⁸

⁵. Stendhal, *Le Rouge et le Noir*, Paris, GF Flammarion, 1964, pp. 37-38.

⁶. « Un coup violent fit voler dans le ruisseau le livre que tenait Julien ; [...]. Il avait les larmes aux yeux, moins à cause de la douleur physique que pour la perte de son livre qu'il adorait. [...]. C'était celui de tous qu'il affectionnait le plus, *Le Mémorial de Sainte-Hélène*. », *Ibid.*, pp. 38-39.

⁷. *Ibid.*, p. 38.

⁸. Le départ du gîte familial est, au-delà d'une vulgaire décision, un appel, une obéissance à la mythologie romantique de la rupture d'avec le monde fade de la banalité et de l'improductivité, en vue de s'élancer dans la nature : voie de conquête de liberté et de plus haute et noble destinée. Alain Montandon, «Le roman romantique de la formation de l'artiste ».

Premier semestre 2014

Exposé à une existence lacunaire et dégradée, Julien Sorel, à l'instar de Florentin, est providentiellement recueilli par un tuteur « vieux chirurgien major » qui lui assure ses « humanités » par l'enseignement du latin et l'histoire, « la campagne de 1796 en Italie » surtout. Ainsi, le héros est projeté dans le sein de cette société romantique du XIX^e siècle, par le biais d'une des ambitions esthétiques du romantisme qui consiste à exprimer l'intensité dans la brièveté, au dire de Gérard Gengembre. De fait, la brève action rendue par l'ellipse narrative – l'auteur n'accorde que quelques lignes pour signifier la présence et l'influence du chirurgien major dans la vie de Julien Sorel –, et la proximité de ce chirurgien lèguent au personnage un destin à contre-point d'une destination originelle, fatalement médiocre et irrémédiablement bas, tout en lui servant de ressort social. Julien hérite d'une quarantaine d'ouvrages, apprend le Nouveau Testament et le connaît de mémoire ; puis, l'auteur articule son éducation autour d'ouvrages essentiels comme *La Nouvelle Héloïse* (Rousseau) qui lui servira de sésame pour les cœurs féminins et le *Mémorial de Sainte-Hélène*, adjuvant psychologique et projection dynamique vers la carrière militaire. Cette formation d'origine du héros l'inscrit dans la trajectoire de la légende romantique du siècle, selon le mot de Gérard Gengembre pour qui, « en 1823, le *Mémorial de Sainte-Hélène* de Las Cases offre à la jeunesse romantique l'image d'un Prométhée continuateur de la Révolution, dévoué à la juste cause du bonheur des peuples... »⁹.

Si les circonstances historiques arrachent potentiellement Julien de la mince origine et lui offrent les perspectives d'une réalisation sociale possible, le choix de la carrière demeure cependant problématique.

II - COHABITATION DE DEUX CARRIERES POSSIBLES : L'ORDRE ET L'OPTION MILITAIRE

La raison fondamentale qui est le moteur de l'action au XIX^e siècle est l'optimisme historique que nourrit le Romantisme. En effet, le Romantisme croit au progrès, à l'avènement de la liberté et à la capacité de l'individu de transformer sa condition par l'engagement et la persévérance. Ainsi Stendhal exploite-t-il toutes les virtualités de son personnage au cours d'un siècle traversé par une quête effrénée de réalisation de soi.

Julien possède une mémoire prodigieuse qui lui permet de maîtriser parfaitement le Nouveau Testament, symbole de l'écriture sainte, mais aussi indice de rapprochement de la foi chrétienne. Cette qualité lui permet un nivellement social : il accède à un poste de précepteur chez les de Rênal, vitrine incontestée de l'aristocratie locale de Verrières. Le héros y fait ses classes, est admis dans l'estime de la famille ainsi que dans celle, non moins importante, de la noblesse de cette ville. Ici, s'élargit jusqu'à un certain seuil, l'éducation de Julien. L'éducation de base, acquise grâce au curé Chélan et au vieux chirurgien-major, est maintenant redimensionnée par Mme de Rênal qui y trouve des raisons

⁹. Gengembre, G., *Le Romantisme*, Paris, Ellipses, 2008, p. 23.

Premier semestre 2014

supplémentaires, visiblement imputables à l'aventure sentimentale qu'elle entretient depuis peu avec le précepteur de ses enfants. Julien naît alors à l'ambition et aux illusions qu'elles procurent. Et ses contradictions naissantes trahissent les termes de plus en plus ambiguës qu'il utilise pour se caractériser lui-même : « plébéien », « fils de paysan », « domestique », « paysan », « fils de charpentier », « ouvrier » ou « fils d'ouvrier ». En réalité, l'éducation de Julien fait de lui un petit bourgeois qui s'ignore.¹⁰ Lorsque par vanité ou par amour pour le héros, Madame de Rênal lui permet de défiler en qualité de cavalier lors de la visite à Verrières du roi, cela sonne comme le juste retour aux aspirations à la carrière militaire que le permanent souvenir de son idole Napoléon Bonaparte actualise. Il se voit alors général d'armée, haut par la considération et l'estime sociales, ainsi que les retombées financières et matérielles qui en découlent.

Julien se situe sûrement bien loin de ces certitudes professionnelles qu'il n'a pas pour ambition d'atteindre par la linéarité du parcours. Il est conscient des affronts qu'il doit subir et de l'envergure de la lutte sociale qu'est celle des personnes de basse classe dont il entend incarner la cause. En le rapprochant de Robespierre, dont il fait de l'humiliation une leçon de vie, Stendhal fait le lit de la haine du héros pour les nobles, bourgeois et aristocrates. Les riches demeurent ainsi le long du roman, des ennemis à abattre, une cible qu'il faut détruire avant d'atteindre à l'avènement d'une société telle que souhaitée par Julien. Une société fictive qu'il ramène à une justice qui est de l'ordre de l'idéalité. C'est certainement de cette contradiction prémonitoire que naîtront les prémices indéboulonnables, germes tragiques de la perte du héros.

En toute conséquence, il refuse le modèle de vie présenté par les riches de Verrières expression d'un amour excessif de l'argent liée à une vanité ravageuse selon lui et lui oppose le culte de l'énergie et du courage alimenté par son orgueil de classe. Napoléon Bonaparte en assure la caution morale, le leitmotiv : lui qui incarne à la fois, sens du devoir, estime de soi et honneur et surtout, un courage de dimension prométhéenne.

Dans cette chevauchée historique du héros, il traverse bien d'événements dont il est tantôt sujet, tantôt objet. Pris au piège de ses relations adultérines avec Madame de Rênal et condamné à fuir Verrières ainsi que le Château des de Rênal qui ne représente plus un lieu de sécurité pour le protagoniste, le héros stendhalien trouve l'asile le plus proche et le plus adéquat au séminaire de Besançon. Impacté par la religion chrétienne dès l'enfance, il trouve ici l'occasion d'actualiser son énorme potentiel théologique. Pour la première fois, Julien fait l'option, malgré lui, d'une des deux voies professionnelles auxquelles il a aspiré de tout temps.

III - UN DETOUR AU SEMINAIRE DE BESANÇON

¹⁰. Invité par la noblesse associée à la société bourgeoise de Verrières, Julien, prétendument ambitieux et récemment pénétré des germes de l'ascension sociale qu'il a flairée chez les de Rênal, s'écarte violemment par la pensée.

L'entrée de Julien au séminaire est consécutive à la complication intervenue suite aux incessantes scènes d'adultère avec Madame de Rênal et qui ont fini par ameuter le père Rênal, comme rappelé plus tôt. Est-il possible d'y lire l'accomplissement du destin – inclination à la « prédestination non souhaitée » dont parlait Alain Montandon –, ou d'en faire un espace de « pèlerinage dans le sein du monde » et donc de pétrification du caractère du héros ? Serait-ce, en dernière analyse, le déroulement de l'ambivalente issue professionnelle ci-avant évoquée par la problématique ?

En tout état de cause, le parcours de Julien Sorel l'y mène. Stendhal fait une peinture de l'église où affleure une dictature féroce nourrie d'une hypocrisie quasi conventionnelle entre tous. Déguisement, camouflages, murmures et lâchetés masquent tous les rapports d'une institution utilisée à des fins utilitaires d'emplois pour des fils de paysans, pauvres et désespérés, mais ambitieux. L'arrivisme, la division et la méchanceté gouvernent toute la relation entre enseignants (prêtres) et pensionnaires (séminaristes) et Stendhal assigne au séminaire une des plus grandes fonctions que lui reconnaîtra Maurice Bardèche¹¹. Cet espace a le mérite de faire comprendre à Julien, les limites de ses prétentions. Ici, en effet, il est confronté pour la première fois à la méchanceté des hommes et la prise de conscience qui en découle – révélatrice d'une maturation du héros – se passe de commentaire : « Me voici enfin dans le monde, tel que je le trouverai jusqu'à la fin de mon rôle, entouré de vrais ennemis. Quelle immense difficulté, [...], que cette hypocrisie de chaque minute ! C'est à faire pâlir des travaux d'Hercule »¹². Ces avertissements ne constituent pourtant pas l'alarme nécessaire qui permet à Julien d'avoir une vie en tous points irréprochable. Il est même surpris en train de louer avec une rare véhémence les qualités de Napoléon, ce qui lui vaut d'être désigné par le surnom évocateur de Martin Luther – père historique et spirituel du Jansénisme et donc de la contestation. Le séminaire est également le théâtre des intrigues entre prêtres qui évoluent par congrégation et par affinité (Jésuites/Jansénistes), mais aussi et surtout, mus par des réflexes de protection de leurs intérêts. C'est un espace assimilable à celui de l'introspection et de la découverte de soi pour Julien. En l'instruisant sur les vrais engagements de l'ordre, il lui en insuffle le plus de dégoût pour une profession qu'il aura tout donné, quelques années auparavant, pour exercer. Etape supérieure de l'apprentissage, le séminaire préfigure le microcosme d'un monde potentiellement conçu comme celui de la vertu et qui, paradoxalement, s'en trouve aux antipodes. La logique de l'attraction professionnelle trouve ainsi ses limites au fur et à mesure que le héros se dessille par la confrontation aux contenus des emballages de félicité construits par son imaginaire.

Quand Julien sort de cet espace, il a la carapace de l'homme fait pour affronter les grandes intrigues du monde. Son ascension éducative et son apprentissage ont pris un coup d'accélérateur et

¹¹. Pour lui, « le séminaire est une école du parti qui fournit au pouvoir, les agents d'une docilité absolue », Bardeche, M., *Stendhal romancier*, « La Table Ronde », 1947, pp. 188-191.

¹². Stendhal, *Ibid.*, p. 210.

Premier semestre 2014

Paris, qui préfigure l'ultime scène d'actualisation de toute potentialité, se dresse comme l'étape suivante de l'accomplissement.

Le séminaire, plutôt que de rapprocher Julien de la religion chrétienne et certainement de l'ordre, l'en a un peu plus éloigné, s'il ne l'a définitivement perdu pour la foi chrétienne.

IV - LES HESITATIONS SENTIMENTALES DU HEROS

Julien Sorel expérimente et connaît l'amour avec Madame de Rênal, la première et véritable femme qu'il rencontre dans sa vie à Verrières. Plus tard, à Paris, dans une perspective d'absolue nécessité¹³, il tombera amoureux de Mathilde de la Mole. Dans la chevauchée historique et de réalisation du héros, la conquête féminine apparaît comme le domaine qui lui réussit le mieux. L'étape de Paris confirme, à souhait, cette assertion. L'environnement des femmes dans *Le Rouge et le Noir* est toujours marqué par une âpre lutte de positionnement¹⁴; ce qui n'empêche guère le héros de triompher des conquêtes les plus inattendues. Ces occasions apparaissent toujours comme celles au cours desquelles son orgueil et son imagination deviennent à la fois prodigieux et intraitables. En cela, Julien comble les attentes de réalisation et surtout, ce qu'il croit être un décalage entre sa valeur réelle et la place qui lui est accordée dans le sein de cette société ostensiblement discriminatoire. A la suite de Novalis, Alain Montandon crédite la thèse d'une prédestination du héros d'apprentissage dans l'accomplissement du destin intime :

Le parcours initiatique essentiel à la formation consiste pour une part en la rencontre de maîtres qui révèlent l'artiste à lui-même, qui lui font découvrir non une technique mais une sensibilité dont ils autorisent l'accès, et également en rencontres féminines incarnant la beauté et le désir et soulignant le parallèle, si ce n'est l'identité, de l'art et du désir. Aussi, nulle rencontre n'est-elle plus importante que celle qui réussit à combiner les deux, c'est-à-dire celle de la fille du maître dont le jeune artiste tombe nécessairement amoureux.¹⁵

Julien se découvre à lui-même par la médiation des effets conjugués de l'éducation que lui apportent simultanément le catéchumène, l'ex-pensionnaire de l'armée, ainsi que Madame de Rênal : femme vertueuse, tutrice occasionnelle radicalement métamorphosée par l'amour qu'elle rencontre, pour la première fois de sa vie, avec le précepteur de ses enfants. Avec Stendhal, le héros va bien au-delà de la

¹³. La conquête de Mathilde de la Mole par Julien Sorel prend l'allure d'une revanche de classe : le personnage de mince origine fondant dans la relation d'amour avec la classe supérieure, une rare, voire l'unique occasion d'émancipation et de valorisation sociale qui abolit distance morale et autres liens ankylosants d'assujettissement et/ou d'infériorité... Julien : « Enfin moi [...] moi, pauvre paysan, j'ai une déclaration d'amour d'une grande dame ! [...]. Je l'emporte sur le marquis de Croisenois. », *Ibid.*, p.361.

¹⁴. A Verrières, Mme de Rênal est considérée comme la reine de la beauté et de la distinction sociale ; ce qui lui vaut d'être courtisée par la crème de cette société (du Sous-préfet à M. Valenod : riche et prétentieux bourgeois). Autour de Mademoiselle Mathilde de la Mole, s'invite ce que Paris a de plus distingués sur les plans intellectuel, de la fortune et de la naissance. Le Marquis de Croisenois qui semblait l'emporter sur tous, est miraculeusement congédié au bénéfice d'un Julien Sorel au caractère et à l'orgueil épiques – plus aptes à satisfaire aux exigences « d'amour de tête » de cette « fée parisienne ».

¹⁵. Montandon, A., *Ibid.*, p. 33.

Premier semestre 2014

fille du maître, Mathilde de la Mole, plus tard à Paris, c'est avec l'épouse de ce dernier que celui-ci accomplit la phase initiatique de cet amour originellement interdit, mais qui contribue hélas à l'actualisation de son essence. Le traumatisme né de ces aventures se construit sur les fondements de l'ambition : Julien entend briser le mythe de la noblesse en possédant ce qu'elle a de plus précieux, à savoir ses femmes. Aussi, ces amours « interdites », contre-natures et à la limite de la provocation, créent-elles le déséquilibre du héros. Julien est d'abord obligé d'utiliser des voies non conventionnelles pour les assouvir ; il a recours à d'innombrables stratagèmes et actions de bravoure pour les sauvegarder et les maintenir ensuite.¹⁶

Si Madame de Rênal réussit à s'imposer au protagoniste comme l'amour de sa vie, la relation avec Mathilde de la Mole, s'inscrit en définitive dans le champ d'une liturgie d'ascension sociale dictée par l'orgueil, l'ambition et le défi qui y sont associés. En définitive, Julien s'attache à deux femmes : l'une par amour (Madame de Rênal) et l'autre, par nécessité (Mathilde de la Mole). Les pathétiques scènes de répulsion d'une Mathilde aveuglée par l'amour – récemment mariée à Julien devenu chevalier de la Vernaye – et le définitif retour à Madame de Rênal, au moment où le héros, revenu des turpitudes de son épique aventure parisienne, renoue avec la tranquillité en prison, sont de véritables indices de ce tourbillon sentimental qui a entouré, puis emporté le héros au cours de son processus initiatique ou d'apprentissage.

Dénonciation de l'inaccessibilité du petit peuple au seuil de la noblesse ou juste châtement d'une témérité vite éteinte ? Toujours est-il que Julien commence son éducation sociale par la femme et finit par elle. Elle aura, de tout temps, été pour lui, un facteur d'assouvissement et d'accomplissement certes, mais de fatal déséquilibre. Pour preuve, la tentative de crime passionnelle orchestrée sur la personne de Madame de Rênal et qui lui vaut la condamnation à vie ou encore la fuite de six semaines du château du Marquis de la Mole, suite à la colère de ce dernier lorsqu'il apprend le « déshonneur » de sa fille. Stendhal donne à voir en la femme, cette vieille et double image de la facticité que couplent félicité et perte. Avec elles, Julien atteint ces deux extrêmes avant d'en périr.

V - L'IMPOSSIBLE RECONCILIATION ET RETOUR A LA CARRIERE MILITAIRE

Julien est dans le roman, un jeune adolescent dont l'âge oscille entre dix-neuf et vingt quatre ans. Rongé par les rêves d'enfance qu'amplifient l'orgueil de classe, l'ambition et l'intrépidité de caractère, Julien est déstabilisé dès le départ par l'ordre et la carrière militaire qui semblent incarner tous deux, ses attentes de réalisation. En ce premier tiers de XIX^e siècle, la Restauration, fumante encore par ses restes, permet d'entretenir l'espoir d'une carrière militaire auréolée de gloire sociale, à travers la noblesse de

¹⁶. Julien déploie sans cesse nombre d'actions périlleuses (a recours à des échelles à Verrières comme à Paris), pour avoir accès aux chambres de Madame de Rênal et de Mathilde de la Mole ; puis, il doit essuyer l'adversité (jalousie de soupirants éconduits) de toute une ville (Verrières), ainsi que les coups de feu d'un mari cocufié, pour éviter de se faire assassiner. A Paris, il lui faut résister à la sourde adversité de l'infériorité de classe et de traitement pour se hisser au niveau d'une femme – et de toute l'aristocratie – qu'il défie et finit par posséder aux prix de mille et une difficultés.

Premier semestre 2014

robe. La jeunesse, oisive et alors nostalgique des exploits napoléoniens, se repense et renaît à cette vitalité d'une existence truculente faite de bravoure et à la force du poignet. En cela, Julien Sorel incarne à l'évidence la jeune génération de la Restauration. A l'instar d'un Musset revenant largement sur ces attentes nostalgiques de réalisation d'une jeunesse à la croisée des chemins, Stendhal remet le couvert.¹⁷ Lorsque par des circonstances, à la limite fortuites, Mathilde devint enceinte de Julien Sorel, la trajectoire ascensionnelle du héros connaît une double impasse : d'une part, fin du parcours professionnel et de l'apprentissage, et, d'autre part, projection à la merci du Marquis de la Mole. Dans cette séquence de la trame, Stendhal crée les conditions d'une fragilité extrême à un individu dont le caractère s'est toujours situé aux antipodes de la faiblesse et donc d'une possible capitulation. En se présentant devant le Marquis, complètement désemparé, puisque mal préparé à cette échéance, Julien rend les armes, pour la première fois ; et tel un ressort au théâtre, il se débande. Aussi, la carrière militaire qui se présentait à lui avec les fastes d'un accomplissement enrobé d'auréoles distinctifs, devient-elle, en dernier ressort, un pis-aller : Julien doit sauver son existence et, avec lui, celle de sa nouvelle épouse et de l'enfant à naître. Ses nombreuses oscillations entre l'ordre et l'armée cessent de façon brutale et inattendue. La providence ? L'instinct de protection ? Sagesse et réalisme du héros ? Julien s'engage dans l'armée avec le grade de lieutenant de hussard et, en prime, un nom affublé de la particule « de » qui marque une origine de noblesse, classe au statut de laquelle il s'est si souvent refusé. Cette ironie du sort sonne comme un des derniers stades de la capitulation.

Quel intertexte culturel Stendhal laisse-t-il entrevoir à travers son personnage ? Où serait la place de l'idéal à l'échelle de la condition humaine qu'incarne si puissamment son héros et qui se place si avantageusement au-dessus de l'opposition sociale ? Julien, qui semblait se trouver à l'opposé de la mythologie romantique incarnée par la flexibilité et l'indétermination, clauses pérennes d'une identité faillible, est accaparé par les thèses de la désillusion romantique qui consacrent l'impossible héroïsme du protagoniste. Cette thèse fait échos au laboratoire d'observation historique et sociologique dont parle René Girard¹⁸. Toutes les tentatives humaines qui visent à élever l'homme vers le seuil du bonheur échouent par vanité. Ici, force de caractère et de désir, couplée à l'ardent orgueil et au ressort de l'origine, n'ont pu hisser Julien au niveau de la noblesse recherchée. Le rideau se referme sur une belle aventure qui consacre le retour définitif à l'ordre. Aventures truculentes, s'il en est, *Le Rouge et le Noir* est, comme de nombreux romans de son époque, une histoire de désillusion et d'impossible accomplissement.¹⁹

¹⁷. « Alors, il s'assit sur un monde en ruines une jeunesse soucieuse. [...]. Quand les enfants parlaient de gloire, on leur disait : Faites-vous prêtres ; quand ils parlaient d'ambition : Faites-vous prêtres ; d'espérance, d'amour, de force, de vie : Faites-vous prêtres. », Musset, *La Confession d'un enfant du siècle*, Paris, GF Flammarion, 1993, pp. 28-29 ; – car sous la Restauration, être prêtre est bien plus avantageux qu'embrasser la carrière militaire, valorisante à l'époque impériale.

¹⁸. Voir *Mensonge romantique et vérité romanesque*, Paris, Grasset, 1961, pp.170-171

¹⁹. *Illusions perdues* (Balzac), *La Confession d'un enfant du siècle* (Musset), *L'Education sentimentale*, *Madame Bovary* (Flaubert) et bien d'autres romans du XIX^e siècle illustrent bien cette assertion.

VI - CAUSES ROMANTIQUES ET ARTIFICES ROMANESQUES

L'esthétique stendhalienne fait apparaître une somme d'artifices littéraires révélateurs d'une personnalité marquée par des tensions contradictoires. L'ironie et la distanciation y affleurent, connotant l'essence d'une nature persécutée par la naïveté et la singularité. Ce monde, qui semble absurde à Julien, amputé de liens de causalité, est celui dont il ignore par ailleurs les codes, les convenances et la signification sociale. La présentation des scènes dont la cérémonie de Bray-le-Haut, la soirée chez Valenod, les soirées des salons parisiens, la séance de la Note Secrète... échappent, par la signification, à Julien et en font l'instrument des événements. Le ridicule s'en trouve plus prononcé lorsque celui-ci trouve dans tous les sujets, un motif de combat. Il fait passer le monde dans le prisme de ses projets et s'en atrophie, plus qu'il intègre et comprend ses mécanismes : « or cependant, cet intellectuel a une conscience trop étroite par rapport à la complexité du monde », que dit Stendhal, au sujet de son « joker ».

Le recours à l'instantané, la persécution débordante d'un destin incompressible, fragilisent de fait, le héros dans sa chevauchée vers l'ultime but de réalisation. Et Stendhal donne ainsi l'impression de livrer son personnage aux sirènes de la perte.²⁰ Ses fréquentes intrusions dans le récit sont également un signe de ce déséquilibre aliénant du personnage : « A ce coup terrible, éperdu d'amour et de malheur, Julien essaya de se justifier. Rien de plus absurde. Se justifie-t-on de déplaire ? Mais la raison n'avait plus aucun empire sur ses actions » ; ou encore « Il était encore bien jeune ; mais, suivant moi, ce fut une belle plante. Au lieu de marcher du tendre au rusé, comme la plupart des hommes, l'âge lui eût donné la bonté facile de s'attendrir, il se fût guéri d'une méfiance folle... ».

Le caractère de Julien Sorel est inscrit dans l'esthétique romanesque qui fait de lui, la proie des événements et l'objet des inclinations les plus inattendues et contradictoires possibles.

CONCLUSION

Le caractère de Julien Sorel, protagoniste de *Le Rouge et le Noir*, adossé sur les ressorts du double complexe que représentent un orgueil de classe exacerbé et un amour propre caractérisé par l'intransigent désir de réussir, pour parvenir au stade d'homme accompli au sein de cette société du XIX^e siècle, entraîne chez lui, la prémonition d'une vocation supérieure. Aussi, les codes sociaux de l'émancipation s'ouvrent-ils devant le héros stendhalien comme lubrifiés par quel qu'élixir divin. S'attache-t-il à la culture ? S'exerce-t-il dans l'art de séduire ? S'oriente-t-il dans une direction donnée ? Les vannes s'ouvrent devant lui, tel un sésame.

Héros romantique subverti au charme de l'esthétique romanesque, Julien ne peut escalader, sans embuches, les marches qui mènent à la réalisation de soi. Le héros joute les voies du succès, sans jamais le

²⁰. « Quoi ! Je perdrais lâchement sept ou huit années ! J'arriverais ainsi à vingt-huit ans ; mais à cet âge, Bonaparte avait fait ses plus grandes choses », *Ibid.*, p. 62.

Premier semestre 2014

rencontrer. Ses quelques rares moments de bien-être, de repos, sensation d'un équilibre entre la réalisation, l'occurrence et les attentes, coïncident toujours avec cette palpitante frénésie de l'éternelle loi du recommencement. Ses débuts prometteurs à Verrières, sa relative distinction au séminaire de Besançon, comme la place de choix qu'il occupe à Paris, chez les De la Mole, sonnent comme le tocsin d'un idéal de Destin extraordinairement incompressible. Le parcours du héros, qui réussit à combler une existence lacunaire par un monde idéalisé à souhait²¹ trouve ici son accomplissement. Et l'esthétique stendhalienne fait coïncider les hasards qui concourent à l'équilibre formel et factuel du parcours du héros.

Le personnage féminin prend dans l'œuvre la face de faiseur de héros. Il actualise le rêve du protagoniste d'advenir, le propulse à différentes formes de distinctions sociales, tout en le réarmant fortement. Julien défile à Verrières en qualité de cavaliers grâce à Madame de Rênal, arrive à transcender la concurrence autour de Mathilde de la Mole, qui se laisse enceinter par lui et devient le Lieutenant de la Varnaye.

Caractère imprévisible, écartèlement entre de nombreux pôles irréconciliables – désir de réalisation/haine pour les riches, soif de grandeur/refus de compromis...–, il incarne, tour à tour, l'énergie et l'inflexibilité, mais surtout, une nouvelle variation sur le thème du faible défiant les forts.

Tumultes de l'existence terrestre et velléités d'une vocation supérieure, concourent à donner au héros une divinité trompeuse – selon le mot de René Girard. La fin de l'œuvre littéraire survient pour réconcilier et médiatiser les désordres et/ou les dysfonctionnements provoqués par les excès et autres aspirations d'ordre idéaliste de départ. En cela-même, la fin de l'œuvre littéraire s'énonce comme le retour à une certaine forme d'équilibre : Don Quichotte renonce à ses chevaliers, Julien Sorel à sa révolte et Raskolnikov à son surhomme. Le héros renie avec la chimère dont l'arrogant orgueil le happait – que nous dit René Girard –, pour qui, cette renonciation à la divinité signifie également, rejet de l'esclavage. Raskolnikov rejette la solitude et embrasse les autres, tandis que Julien conquiert la solitude en triomphant de l'isolement.

Lorsque ses rêves de réalisation et d'aspiration se brisent, Julien retrouve la guérison métaphysique et le bonheur – en prison, hélas²². Haine et volonté de vengeance et/ou de séduction disparaissent au profit d'une lucidité dont, seules, les conclusions romanesques ont le secret. Aussi, à l'instar de toutes les conclusions romanesques qui sont, à la fois, commencements et temps retrouvés, le triomphe esthétique du romancier se confond-il avec la joie couplée à la délivrance du héros qui a renoncé à la course. L'expérience du monde et le parcours social s'érigent ainsi en médiateurs, en qualité d'espace de révélation de soi et à soi et donc de retournement, voire de désillusion.

²¹ . Alain Montandon, Herder, Hamann.

²² . « On retrouve ici le thème paradoxal du bonheur en prison cher à Stendhal. Julien en prison, s'abandonnant enfin à son amour, est le pendant de Fabrice enfermé dans la Tour Farmèse (*La Chartreuse de Parme*) et goûtant le bonheur parfait grâce à son amour pour Clélia. », Lidsky, P., Klein Lateaud, C., *Ibid.*, p. 56.

BIBLIOGRAPHIE

- Alain, « Stendhal », dans *Les Arts et les dieux*, Georges Bénézé (éd.), Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1958.
- Alain Montandon, «Le roman romantique de la formation de l'artiste », *Romantisme*, 1986, n°54. pp. 24-36.
- Annie-Claire Jaccard, « Julien Sorel : la mort et le temps du bonheur », *Revue Europe*, n° 519, juillet-août-septembre 1972, pp. 113-133.
- Bardeche Maurice, *Stendhal romancier*, Paris, Ed. de « La Table Ronde », 1947.
- Claude Roy, *Stendhal par lui-même*, Paris, Le Seuil, 1951.
- Crouzet Michel, *Introduction à Le Rouge et le Noir*, Paris, GF Flammarion, 1982.
- Fernand Rude, *Stendhal et la pensée sociale de son temps*, Paris, Plon, 1957.
- François Landry, *L'Imaginaire chez Stendhal*, Paris, Ed. L'Âge d'Homme, 1982.
- Geneviève Mouillaud, *Le Rouge et le Noir, le roman du possible*, Paris, Larousse, 1973.
- Gengembre Gérard, *Le Romantisme*, Paris, Ellipses, 2008.
- Georges Blin, *Stendhal et les problèmes du roman*, Paris, J. Corti, 1953.
- Hendrik Van Gorp, D. Delabastita et alii, *Dictionnaire des termes littéraires*, Paris, Honoré Champion, coll. « Champion Classique », 2005.
- Jean Prévost, *La Création chez Stendhal*, Paris, Mercure de France, 1967.
- Jean-Pierre Richard, *Littérature et sensation*, Paris, Le Seuil, 1954.
- Lidsky Paul, Klein Lateaud Christine, *Le Rouge et le Noir, profil d'une œuvre*, Paris, Hatier, 1992.
- Lucien Goldman, *Pour une sociologie du roman*, Paris, Gallimard, coll. « Idées », 1964.
- René Girard, *Mensonges romantique et Vérité romanesque*, Paris, Grasset, 1961.